



Le

FURET DE LYON.



Actualité, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

SAINT-SIMONISME.

LE PAPE DE PARIS.

Suivant le père Olinde Rodrigue et autres pères de la rue Taitbout, il n'y a plus que des St.-Simoniens et des non St.-Simoniens, de même qu'il n'y a plus que des St.-Simoniennes et des non St.-Simoniennes. Il fut un temps bien près de nous encore, où le nouveau culte n'avait ni prêtres ni disciples et languissait, obscur et triste, à un quatrième étage sur le derrière, dans le quartier St.-Jacques; mais depuis peu, il a troqué cette étroite et simple demeure pour la grande salle de la rue Taitbout, où il enseigne, catéchise et moralise à heures et jours fixes. Son tout petit journal, le *Producteur*, a cédé humblement sa place au *Globe* qui, d'inoccupé qu'il était, se trouve aujourd'hui un immense fardeau à soutenir, et le soutient de son mieux. Ce n'est pas tout; la nécessité d'organiser une hiérarchie sacerdotale se fit sentir, on l'organisa. Un pape fut nommé, puis deux, puis les deux papes ne s'entendirent pas et l'un déposa l'autre, je ne sais trop de quelle manière, toujours est-il que l'un des deux fut déposé. Toute la puissance papale repose aujourd'hui dans les mains du père Rodrigue, autrement dit, le PÈRE SUPRÊME. Ce saint père de la rue Taitbout, jouit dans le culte en question, d'une autorité égale à celle du pape chrétien, et, comme le propre de cette dignité est l'impossible faillibilité, le père Olinde n'a eu garde d'oublier le plus bel attribut des papes, aussi est-il infallible.

Que si vous pensiez, lecteur, que tout ceci n'est qu'un conte fait à plaisir, vous seriez dans l'erreur, car il y a réellement un pape à Paris, mais un véritable pape, un pape comme vous n'en connaissez pas, sans doute, puisque celui dont je parle, bien qu'il ait son clergé, ses disciples, n'en fait pas moins sa faction, en qualité de garde national; toutefois, ses devoirs de citoyen remplis, il rassemble ses enfans pour leur faire goûter sa parole sacrée et les initier au langage d'amour, à cette organisation universelle qui doit transformer le monde à l'aide du levier st.-simonien. Du haut de son tribunal, il leur annonce que le temps est venu pour apercevoir les ulcères gangreneux qui rongent la société, de secouer les haillons brillans qui nous les cachent; d'arracher d'une main ferme et hardie tous ces mille oripeaux tachés de boue et de sang, que nos yeux ne doivent plus voir; et, pour parfaire l'œuvre, de nous revêtir au plutôt de la robe st.-simonienne, hors de laquelle il n'y a pas de salut.

Vous donc, mécréans! sceptiques, athés, froids railleurs, D'UN CULTE HOMME DIEU, taisez-vous! mais non, parlez, si tel est votre plaisir, le Père suprême chérit toutes ses brebis, celles qui sont au hercaïl et celles qui n'y sont pas; il a de l'amour pour toutes, toutes lui sont également chères, persuadé qu'un jour elles abjurèrent leur erreur et viendront pleurer sur son sein paternel.

Avant de terminer, je prie MM. les St.-Simoniens de me

pardonner le ton sémi-railleur de cet article. Ayant encore à m'entretenir d'eux, je m'efforcerai d'être plus sérieux lorsque j'examinerai les principes fondamentaux de leur organisation de la famille et de la transmission de la propriété.

J. B.

LITTÉRATURE.

JENNY LA BOUQUETIÈRE.

L'histoire de Jenny est une histoire extravagante et bizarre; elle a fait un métier que je ne saurais trop vous expliquer, Mesdames. Cependant, comme Jenny avait un bon cœur et une belle âme, il faut qu'elle ait, elle aussi, sa biographie à part, moins que rien, une page dans notre recueil d'artistes. Jenny a été si utile à l'art!

Je dis Jenny la bouquetière parce qu'elle vint à Paris, vendant des roses et des violettes pâles comme elle, la pauvre enfant. Pour le débit des fleurs, il n'y a que deux ou trois bonnes places à Paris: l'Opéra, le soir; quand l'harmonie étincelle, quand le gaz éclate, quand les femmes riches et parées s'en vont en diamans, en dentelles, se livrer aux molles extases de l'harmonie, alors il fait bon avoir un magasin de roses et de violettes, le débit est sûr. Mais quand vint Jenny à Paris, elle ne put vendre ses fleurs que sur le pont des Arts, des fleurs sans odeur et sans couleur, image trop réelle de la poésie académique; des fleurs de la veille à l'usage des grisettes qui passent. Avec un pareil commerce, il n'y avait aucune fortune à aspirer pour Jenny.

Jenny la bouquetière se morfondait et pleurait. Il y eut des vieillards, des roués de la bourgeoisie qui firent des quolibets à Jenny, qui l'accablèrent de mots à double sens; mais Jenny ne les comprit pas: le bourgeois libertin est trop laid! La pauvre fille cependant vendait ses fleurs; mais le commerce allait mal; il fallait sortir de ce misérable état à tout prix.

Quand je dis à tout prix, je me trompe: non pas au prix de l'innocence, pauvre Jenny; non pas au prix de cette fortune éphémère et misérable qui s'en va si vite et qui se fait remplacer par la honte. Ne crains rien pour ton joli visage, ma bouquetière; il y a quelque chose d'Innocent à faire avec ta jeunesse et ta beauté; quelque chose d'innocent à faire, entends-tu bien, avec ton visage si frais, tes doigts si déliés, ton port si noble, ta taille si svelte, et ce pied fait au tour qui donne une forme charmante à tes mauvais souliers.

Viens dans mon atelier, belle Jenny, viens; tiens-toi à distance. Tu n'as pas même à redouter mon souffle. Pose-toi là, ma fille, sous ce rayon de soleil qui t'enveloppe de sa blancheur virgine. Oh! sois muette et calme, laisse-moi t'envelopper d'art et de poésie; tu seras mon idole pour un jour, à moi peintre. Je vois déjà voltiger autour de ta robe en gué-

nilles les couleurs riantes, les formes légères, les ravissantes apparitions de mon voyage d'Italie. Reste là, reste, Jenny, sous mon pinceau, sur ma toile, dans mon âme, sous mon regard; que de métamorphoses tu vas subir! Vierge sainte, on t'adore, les hommes se prosternent à tes pieds; jolie fille au doux sourire, les jeunes gens te rêvent et te font des vers. Sois plus grave, relève tes sourcils arqués, réprime ce sourire: je te fais reine et grande dame; après quoi, si tu veux poser ta tête sur ta main, si tu veux mollement me sourire, si tu veux t'abandonner à la poétique langueur d'une fille qui rêve, je fais de toi plus qu'une vierge: je te crée la maîtresse de Raphaël ou de Rubens. Pauvre fille; c'est beaucoup plus que si je te faisais la maîtresse d'un roi!

.....
 Etrange assemblage de beauté et de misère, d'ignorance et d'art, d'intelligence et d'apathie! Prostitution à part d'une belle personne qui peut sortir chaste et sainte après avoir obéi en aveugle aux caprices les plus bizarres! C'est que l'art est la grande excuse à toutes les actions au-delà du vulgaire; c'est que l'art purifie tout, même cet abandon qu'une pauvre fille fait de son corps; c'est que l'art est aussi favorisé que l'opérateur à qui on livre le cadavre sans repentir et sans remords; c'est qu'aussi Jenny était douce et modeste, autant que jolie; Jenny était soumise à l'artiste, aveuglément soumise tant qu'il s'agissait de l'art; mais là s'arrêtait sa vocation. L'artiste redevenait-il un homme, Jenny quittait son rôle brillant, elle redescendait des hautes régions où l'artiste l'avait placée comme à dessein, Jenny redevenait une simple femme, pour se mieux défendre; Jenny recouvrait ses bras si blancs, elle rejetait sur son beau sein son pauvre mouchoir d'indienne; elle rentrait sa jambe nue dans son bas troué; on n'eût pas respecté la reine ou la sainte, on respectait Jenny.

Ce qu'est devenue Jenny? Vous voulez le savoir! Elle a parsemé nos temples de belles saintes qu'adorerait un protestant; elle a peuplé nos boudoirs d'images gracieuses qui font plaisir à voir, de ces têtes de femmes qu'une jeune femme enceinte regarde si avidement; elle a donné son beau visage et ses belles mains aux tableaux d'histoire, sa bienveillante influence s'est fait long-temps sentir dans l'atelier de nos artistes; avoir Jenny dans son atelier, c'était déjà un gage de succès; Jenny dédaignait l'art médiocre, elle s'enfuyait à s'écheveler quand elle était appelée par nos modernes croûtons, elle ne voulait confier sa jolie figure qu'au génie, elle n'avait foi qu'au génie; quand l'artiste favorisé était pauvre, Jenny lui faisait crédit bien volontiers. Aimable fille! elle a plus encouragé l'art à elle seule que nos trois derniers ministres de l'intérieur à eux trois! Mais, hélas! l'art a perdu Jenny, perdu le charmant modèle, perdu sans retour, l'art est livré à lui-même, sans vertu, sans pouvoir, sans avenir, sans fortune, sans idéal!

Ce qu'est devenue Jenny? Elle est devenue ce que deviennent toujours les femmes très-belles et très-jolies, heureuse et riche; elle est à présent ce que seront toujours les femmes très-bonnes, elle est très-aimée, très-respectée, très-fêtée. La grande dame a conservé son amour d'artiste, son dévouement d'artiste, elle est restée artiste. Elle a quitté, il est vrai, ses pauvres habits, son simple foulard et son schal de basard; elle a chargé son cou de diamans, les tissus de cachemire couvrent ses épaules, sa robe est brodée, ses bas de soie sont encore à jour, mais troués cette fois par le luxe et la coquetterie; elle a des gants de Venise pour cette main si blanche, et des senteurs de l'Orient pour cette peau si parfumée et si douce; elle a un titre et des laquais. Eh bien! ne craignez rien, approchez, la grande dame est toujours Jenny, Jenny la bouquetière, Jenny modèle. Si vous êtes grand artiste, si vous vous appelez Gérard, Ingres, Delaroche ou Vernet, arrivez, dites-lui: Jenny, il me faut une main de femme, Jenny vous jetera un nez ses gants de Venise; dites-lui: Jenny, il me faut de blanches et fraîches épaules, il me faut un sein qui bat, Jenny ôtera son cachemire et vous montrera son sein et ses épaules; dites-lui: Jenny, je fais une Atalante, il me faut la jambe et le pied d'Atalante, Jenny, grande dame, vous prêtera sa jambe et son pied comme Jenny la bouquetière! Bonne fille! et simple, et ingénue, et dévouée à l'art, aimant la beauté pour elle-même, se félicitant tout haut d'être belle, parce qu'elle est belle partout, sur la toile, sur la pierre, sur le marbre, sur l'airain, en terre cuite et en plâtre, toujours belle. Que l'art ne s'afflige donc pas de la fortune de Jenny; Jenny appartient toujours à l'art, elle est son bien, elle est toute sa fortune. L'art veut bien la prêter à

l'hymen d'un grand seigneur, mais ce n'est qu'un prêt qu'il lui fait, il faut que ce grand seigneur soit toujours disposé à rendre Jenny à l'artiste, c'est une stipulation écrite tacitement dans le contrat de mariage de Jenny.

JULES JANIN.

(Extrait de l'Artiste.)

CRITIQUE.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA BROCHURE DE M. BAILLY, MÉDECIN CONSULTANT A LYON.

Il est du bon ton de décrier l'activité des presses de notre pays, sous prétexte que tout ce qui en sort n'est point marqué au coin du génie. Mais pourquoi se montrer si exigeant, et ne point se souvenir de ce proverbe d'un peuple voisin: *à peine est-il un livre qui n'instruise?* D'ailleurs la plus chétive production est au moins utile à tous les industriels qui concourent à sa mise au jour. Un livre est donc toujours une bonne action, du moins pour les imprimeurs, les pape-tiers, etc.

Si M. Bailly s'est proposé de faire une brochure qui renfermât quelques principes utiles d'hygiène militaire, il s'est trompé, car il n'a fait qu'un livre-affiche, sans intérêt pour la science et l'armée, qui ne sera lu ni des chefs de corps, ni des médecins militaires, et qui n'aura pas même le mérite de distraire ses clients, auxquels il le vend, parce que son essai ne renferme pas une seule bonne idée. Un livre d'hygiène militaire manque absolument; mais nous pouvons assurer, après avoir lu l'ouvrage de M. Bailly, que ce serait un immense sujet à traiter pour lui. Un autre, sans doute, remplira un jour cette lacune.

Pline a dit avec raison « qu'il est mieux de prévenir la chute d'un homme que de le relever. » Pourtant les maladies sont inévitables en campagne, malgré tous les soins de l'hygiène; et il faudrait aussi, dans un traité général sur l'art de la guerre, parler amplement du service des ambulances, des infirmeries régimentaires, des hôpitaux temporaires et sédentaires: ce que n'ont pu faire Végèce, Louvois, Turpin et le maréchal de Saxe. Cette matière, extrêmement étendue, demanderait un traité à part. C'est un édifice qui reste encore à construire, mais dont il ne faut qu'une main habile pour rassembler les matériaux épars. Nous ne croyons pas non plus que M. Bailly en soit jamais l'architecte.

La brochure du médecin consultant n'aurait pas eu l'honneur d'une analyse, même la plus légère, si la préface, dans laquelle il oublie de parler le langage de la raison pour tomber dans de fades déclamations contre d'honorables médecins, n'avait attiré notre attention. Les philippiques de M. Bailly feront tout au plus impression sur ce public crédule, dupe des mots sonores, oublieux du mérite modeste, inhabile à distinguer le vrai savoir, et empressé de se confier à qui lui promet davantage. Viennent ensuite les traits obligés contre la doctrine physiologique. Ah! M. Bailly, l'aveuglement produit par la passion de dénigrement qui vous tourmente, explique assez comment vous n'apercevez pas que la doctrine nouvelle étend chaque jour ses conquêtes, qu'elle s'épure en proportion du temps qui s'écoule, et des efforts multipliés dont elle a été l'objet; enfin, qu'elle a subjugué, non-seulement les jeunes médecins, mais ses plus acharnés adversaires, dont il n'en est pas un qui n'ait modifié sa pratique d'après les lumières qu'elle a fournies. Croire, avec des arguties et des déclamations, faire abandonner des théories également satisfaisantes pour la raison et pour l'humanité, c'est toucher de trop près au ridicule et se mettre au nombre de ces écrivains étrangers à toute expérience, à toute pratique, à toute observation sérieuse et suivie, qui rêvent dans leur cabinet le retour des anciennes absurdités médicales, et qui pensent, en s'agitant et en criant bien haut, faire croire qu'ils ont raison et qu'eux seuls possèdent la véritable science médicale.

D. PH. MUTEL.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

L'économie domestique qui enseigne la manière d'administrer sa maison, de régler sa dépense de régir ses biens, de conserver ses récoltes, de conduire les personnes que l'on gou-

verne ou commande, est une science indispensable à tous les propriétaires, fermiers et cultivateurs.

L'homme qui l'ignore, s'il est peu aisé, achève sa ruine, et s'il est riche, s'appauvrit infailliblement.

MOYEN POUR RECONNAITRE LA VAISSELLE BIEN ÉTAMÉE.

Pour éviter les fréquens accidens occasionnés par suite de l'usage des ustensiles en cuivre, il est prudent de surveiller de près l'état et la qualité de l'étamage. A cet effet, nous allons faire connaître, à ceux qui l'ignorent, le moyen de s'assurer de la qualité d'un étamage. Il est convenable de prévenir le public que des ouvriers ambulans recouvrent de zinc, au lieu d'étain, la surface des ustensiles qu'on leur donne à étamer.

Cette fraude, dont ils ne connaissent pas probablement les inconvéniens, mérite d'autant mieux d'être signalée qu'on ne la soupçonne pas, et que les ustensiles recouverts de zinc ont une plus belle apparence que ceux qui sont étamés.

Cependant le zinc, sans être du nombre des substances considérées comme de véritables poisons, peut, dans bien des cas, causer des accidens graves par les vomissemens qu'il procure. D'ailleurs, ce métal est un de ceux qui sont le plus promptement attaqués par les acides, et c'est cette propriété même qui fournit un moyen facile de le distinguer de l'étain.

Ce moyen consiste à faire bouillir, pendant quelques instans, du vinaigre dans le vase dont on veut essayer l'étamage; si ce vase n'est recouvert que de zinc, la surface se trouvera attaquée, ce qui n'aura pas lieu, s'il est étamé convenablement.

HYGIÈNE.

CONSEILS SUR LA SANTÉ.

Si la santé est le premier des biens, il est malheureusement aussi celui que nous sommes le plus exposés à perdre.

D'un côté des accidens imprévus, des dangers inévitables se rencontrent à chaque pas : l'exercice même de nos professions altère à la longue notre constitution.

D'un autre côté, nous la ruinons par toutes sortes d'excès; n'en sentant le prix que lorsque nous l'avons perdue, nous négligeons les soins qui peuvent la conserver : beaucoup pèchent par ignorance, faisant tous les jours les choses qui leur sont le plus contraires, sans soupçonner les maux qu'ils se préparent : c'est à ceux-là surtout que nous adressons ces avis.

DE L'AIR, DU CHOIX D'UNE HABITATION.

L'air est, en quelque sorte, l'aliment le plus nécessaire à notre existence; ce n'est jamais sans inconvénient pour la santé que nous respirons un air impur : de là naissent la plupart des maladies qui affligent l'habitant des villes. Le malaise que nous éprouvons nous avertit ordinairement de son insalubrité : ainsi, l'on se sent oppressé si l'on se trouve renfermé dans un petit espace avec beaucoup de personnes; car l'air est corrompu dans ce cas par les émanations que chacun exhale. Nous sommes fortement incommodés de l'odeur d'un marais ou de certaines vapeurs; il en résulte même fréquemment de graves accidens; nous ferons connaître plus tard les moyens d'y remédier. Les climats, les saisons, le froid, le chaud, ont sur les hommes une influence bien sensible; mais comme elle est nécessaire, que rien ne peut nous y soustraire, nous ne vous en parlerons pas. Quel est le moyen le plus efficace de ne pas nous la rendre nuisible? c'est de s'accoutumer dès son enfance à la braver : c'est là tout le secret du robuste laboureur.

Ces réflexions nous dirigeront dans le choix d'une habitation, choix que les circonstances laissent par malheur trop rarement à notre disposition. Sous ce rapport, l'habitant des villes est moins favorablement partagé que celui des campagnes; le pauvre artisan, obligé de vivre dans des rues étroites, où l'air, qui ne peut circuler, se charge de toutes sortes d'émanations malfaisantes, occupant des appartemens bas et humides, où ne pénètre jamais un rayon de soleil, y contracte, lui et sa déplorable famille, le germe des maladies les plus opiniâtres, du scorbut, des écrouelles, etc.

Mais vous, habitans des campagnes, assez heureux pour pouvoir vous soustraire à de si funestes inconvéniens, pour-

quoi faut-il que vous profitiez quelquefois si peu des avantages de votre situation? Vous pourriez jouir d'un air aussi pur que salubre, et ces marres croupissantes, ces fumiers dont vous encombrez le voisinage de vos maisons, empoisonnent celui que vous respirez, engendrent des fièvres putrides et autres maladies graves. Combien il répugne de voir dans quelques ménages, où règne la plus repoussante malpropreté, les animaux habitant pêle-mêle avec les hommes! Cet usage n'est que trop bien établi du côté de la Bretagne.

Êtes-vous libre dans le choix de votre habitation, et, par exemple, faites-vous bâtir? voici ce qui peut assurer à votre maison les conditions les plus utiles de salubrité : Que la face (le côté où sont percées les fenêtres) regarde le levant, et soit le plus possible abrité des vents froids et humides; éloignez-vous des cimetières, des marais, voieries et autres établissemens de ce genre; ne vous entourez pas de plantations ni de murs trop hauts qui empêcheraient le renouvellement de l'air et entretiendraient l'humidité : vos chambres, pour être saines, seront vastes, les croisées largement ouvertes du côté du levant, le rez-de-chaussée plus élevé au-dessus du sol qu'on ne le fait ordinairement. Il y a en Bretagne des villages dont les maisons sont creusées en partie dans la terre; les maladies épidémiques y sont très-fréquentes, et y font des ravages affreux.

Une précaution assez importante pour ne devoir pas être négligée, c'est de ne pas habiter une maison récemment construite, des chambres nouvellement blanchies ou vernies : des rhumatismes, et souvent des maladies plus dangereuses ont été la suite de cette imprudence.

Il y a quelques moyens de rendre une contrée plus salubre; par exemple, en desséchant les marais, en défrichant les terrains; mais le gouvernement ou les grands propriétaires peuvent seuls penser à cette amélioration. Quant aux moyens de renouveler l'air de vos habitations, le plus simple et le meilleur, c'est d'ouvrir de temps à autre les portes et les fenêtres. Si vous étiez infectés par une épidémie, par quelque mal dont on ait à craindre la contagion, ce n'est pas, comme on le croyait autrefois, avec du vinaigre ou d'autres aromates que vous rendrez à l'air sa pureté : vos parfums ne feraient que masquer la mauvaise odeur, sans la rendre plus salubre.

TABLETTES DRAMATIQUES.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, le nom de Mouton-Duvernet avait produit, mardi dernier, un effet magique, et la salle a été comble même avant le lever du rideau. Quoi qu'en disent les hommes du juste milieu, il y a encore du patriotisme dans les masses, et le plaisir de payer un légitime tribut de regrets à l'une des plus illustres victimes de la restauration, avait attiré une assemblée aussi nombreuse que choisie.

Le spectacle a commencé par le *Suisse de l'Hôtel*, vaudeville de MM. Scribe et Rougemont, dont le sujet est emprunté à un roman de Ricard. Un caractère bien tracé, celui du vieux Simon, a assuré le succès de cet ouvrage, dans lequel les couplets spirituels ne sont pas semés avec la profusion habituelle à l'auteur privilégié. Le principal personnage, rendu à la fois avec bonhomie et rondeur par Prudent, est presque le seul qui soit saillant; celui que jouait M.^{lle} Hortense était au-dessous de son talent. M.^{lle} Henriette Baudoin, chargée de représenter sa sœur cadette, fait chaque jour des progrès, et, avec le zèle qu'elle montre et les heureuses dispositions qu'elle tient de la nature, elle promet de faire bientôt une actrice fort agréable.

Arrivons au drame de *Mouton-Duvernet*. Les auteurs ont pris leur héros en 1793, au moment où, sur le point d'épouser la fille du capitaine St.-Pol, l'un des amis de son père, il apprend que le territoire de la république est envahi. Brûlant de patriotisme, il sacrifie son amour à son pays, et part volontairement comme fourrier avec son futur beau-père, qui vient d'être nommé colonel de la 54.^e demi-brigade. Ce tableau se termine par le refrain de la *Marseillaise* si souvent chanté par les volontaires de cette glorieuse époque, et qui, au bout de quarante années, a encore trouvé de l'écho dans toutes les poitrines françaises.

Le second tableau nous montre Mouton-Duvernet colonel

du 65.^e de ligne, et blessé à la mémorable bataille de Friedland, où il s'est couvert de gloire. Un émigré français, passé au service de l'Autriche, profite de l'armistice conclu le 22 juin 1807 pour pénétrer jusqu'à lui, et lui proposer lâchement de passer à l'ennemi. Le brave colonel repousse avec indignation une pareille demande, et l'empereur, instruit par St.-Pol de la loyauté de Mouton-Duvernet, dont il avait su déjà plus d'une fois apprécier le courage sur le champ de bataille, le nomme général de brigade, en mettant son nom à l'ordre du jour de l'armée.

Au troisième tableau, neuf ans se sont écoulés, et les destins de la France sont bien changés. La glorieuse étoile de l'empire a pâli deux fois devant la trahison; une famille, rejetée deux fois par le peuple et par la loi, a été deux fois replacée sur le trône par l'étranger, dont elle était la docile vassale. Les Bourbons, en rentrant pour la dernière fois dans la capitale, ont voulu faire de la terreur, sans penser que les gouvernements forts peuvent seuls en faire impunément. Ils ont voulu frapper au cœur une gloire nationale qu'ils étaient indignes d'apprécier ou même de comprendre, et une liste de sang a paru sous le nom d'ordonnance royale. Tous les plus braves chefs de nos immortelles armées y sont voués à la mort, et déjà Ney et Labédoyère ont été offerts en holocauste à l'étranger qu'ils avaient tant de fois vaincu. Mouton-Duvernet a échappé à toutes les recherches, lorsque, fatigué de cette vie d'angoisses, il se décide à se constituer prisonnier. Dénoncé par un misérable qu'il avait lui-même obligé à plusieurs époques, et qui depuis s'est vendu aux Bourbons, il est sur le point d'être arrêté lorsqu'il se livre lui-même à ses bourreaux. Ce tableau, rempli de détails d'intérieur fort touchants, a obtenu un succès de larmes, c'est le plus beau auquel il put prétendre!

Le quatrième nous montre l'infortuné général condamné à mort, et attendant l'issue de son pourvoi en révision. Sa femme, sans l'en prévenir, est allée solliciter sa grâce de Louis XVIII, et revient, désespérée, lui rapporter les atroces paroles du monarque qui, résistant à la pitié qu'inspire une épouse en pleurs, lui a dit froidement ces mots que l'histoire a enregistrés : *Relevez-vous, Madame, il faut que justice se fasse!* Duvernet espère encore que son pourvoi au moins sera accueilli, lorsque le général Labajanière, le même qui, émigré en 1807, lui proposa de trahir la France, vient, comme rapporteur du conseil de guerre, lui lire sa funeste sentence. En le voyant, Duvernet devine qu'il est condamné; et, demeuré au milieu de sa famille en larmes, qui le supplie d'accepter, pour se soustraire à la mort, l'offre généreuse d'un de ses anciens braves, aujourd'hui sous-lieutenant, qui a trouvé le moyen de s'introduire près de lui, comme soldat de service, et lui offre de s'évader à l'aide de sa capote. Il est prêt à céder aux prières de tous ceux qui lui sont chers, lorsque deux heures sonnent : on vient relever la sentinelle, et tout espoir d'évasion est pour jamais détruit ! Cette scène déchirante a produit sur tous les cœurs un effet difficile à décrire, car ce n'était plus de la fiction, c'était malheureusement de l'histoire écrite avec du sang!

Le cinquième et dernier tableau représente le chemin des *Etroits*, que le crime de 1816 a rendu déplorablement célèbre. La mort du brave général est digne de sa vie, et il tombe sous le plomb meurtrier en appelant à la postérité!

Cette postérité est déjà venue pour lui, et il n'est pas un cœur patriote qui aujourd'hui ne se sente animé d'une noble indignation au souvenir des crimes qui ont ensanglanté cette époque. La mémoire de Mouton-Duvernet vit pure et sans tache dans tous les cœurs, comme elle vivra dans l'avenir qui tient note de tous les martyrs tombés pour la cause nationale.

Venons maintenant à l'examen du drame que nous venons d'analyser avec quelque étendue, parce qu'il nous paraît appelé à une longue vogue. Sans avoir employé des effets bien neufs, les auteurs ont habilement exploité l'histoire. Le caractère du général est beau parce qu'il est vrai; celui de St.-Pol est conduit avec habileté, et le personnage d'Henri nous paraît jeté fort adroitement dans la charpente dramatique, à laquelle il se rattache toujours d'une manière satisfaisante. Labajanière et Gonelle, qui sont pour ainsi dire les deux mauvais génies de l'infortuné Duvernet, sont pris dans une nature odieuse, mais vraie, dont la légitimité ne nous a offert que trop de modèles. L'épouse du général est aussi intéressante qu'elle a dû l'être, et la vivandière Victoire amène une scène que nous croyons neuve au théâtre et par cela même assez dramatique.

Les acteurs ont puissamment contribué au succès d'un

drame que tout Lyon voudra voir, et dont trois représentations presque consécutives ont assuré le succès. Adam a mis à la fois de la noblesse et de la sensibilité dans les scènes si différentes qui composent son rôle. M^{me} Meynier a représenté Sophie d'abord avec toute la candeur, et ensuite avec toute la sensibilité et toute l'énergie désirable dans un personnage aussi intéressant. Jules a donné à celui d'Henri un cachet de bonté et de brusquerie militaires qui fait ressortir à merveille l'opposition que les auteurs ont sans doute voulu établir entre lui et l'infâme Gonelle. Danguin mérite aussi une mention particulière pour la dignité et la franchise avec lesquelles il a joué St.-Pol.

Baudoin, Félix, Auguste et M^{me} Desroches-Grivet ne représentaient pas des personnages saillants ou agréables, mais ils ont contribué, chacun pour sa part, à l'ensemble satisfaisant que nous avons signalé; et ils se sont montrés meilleurs que leurs rôles, ce qui n'arrive pas toujours au théâtre.

Le défaut d'espace nous force à renvoyer à un prochain No le compte-rendu du *Chevreuil*, vaudeville en trois actes, qui a obtenu un succès complet. Heureusement que ce succès sera assez long pour que notre article le trouve encore dans toute sa primeur, et conserve par conséquent tout son intérêt. Nous nous contentons, pour aujourd'hui, de citer textuellement quelques-uns des couplets qui ont mérité les honneurs du *bis*, et que nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de connaître *textuellement*.

AIR : *Eh ! voilà comme tout s'arrange.*



J'ai fait assurer mes chevaux,
Mon houblon, mon blé, mon fourrage,
Mes bâtiments et les bestiaux,
Tous mes ustensils de ménage.
Et moi-même, économe absolu,
J'ai fait assurer nos existences;
Enfin, tout bâclé, tout conclu,
N'y a que ma femme qu'ils n'ont pas voulu
Faire entrer dans les assurances.

AIR : *Je suis français, mon pays avant tout.*

Monsieur l' marquis, sans le moindre serupule,
A ses vassaux a joué plus d'un tour;
Mais sous le poids du même ridicule
Le voilà donc qui succombe en ce jour,
Oui, le voilà qui succombe en ce jour.
Malgré son titre et malgré sa richesse,
A not' niveau le voilà transplanté !
C'est à ravir ! Enfin v'là la noblesse
Qui maintenant donn' dans l'égalité.

PROGRAMME DU THÉÂTRE.

Spectacle du Dimanche 22 janvier.

GRAND-THÉÂTRE.

On commencera à cinq heures.

UNE NUIT AU CHATEAU, opéra-comique en un acte.

ANTONY, drame en cinq actes.

LE DIEU ET LA BAYADÈRE, opéra-ballet en deux actes.

RENSEIGNEMENTS.

AVIS AUX GOURMETS.

Un cuisinier, élève du célèbre LOINTIER de Paris, et qui a été chef dans les meilleures maisons de Lyon, a l'honneur d'informer le public qu'il donne des leçons de cuisine en ville, et qu'il fait pour les maisons bourgeoises les grands diners dans le goût le plus moderne; le tout à des prix très-modérés.

S'adresser à M. BAYARD, rue Luizerne, n° 3, au 3^e.

DÉPURATIF DU SANG.

L'extrait de Salsepareille composé, du docteur SMITH, médecin anglais, quai St.-Antoine, maison des Bains, n° 31, à Lyon, est le remède le plus efficace pour les dartres, les éruptions, les ulcères, et toutes les maladies de la peau ou du sang. Les personnes mariées ou sur le point de l'être, qui auraient raison de craindre pour les vices cachés des restes de mercure, peuvent, en toute confiance, avoir recours à ce remède, qui purifie et adoucit le sang et rétablit la santé. Se vend au prix de 3 fr. la boîte.

Se vend aussi chez M. VERNET, pharmacien, place des Terreaux, n° 13.

JOSEPH BEUF, Gérant.

Lyon. — Imprimerie de J. M. BOURSRY, rue de la Poulallerie, n° 19.